

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

LE VOYAGE AUX PYRÉNÉES

Arnaud & Jean-Marie Larrieu

Nés à Lourdes, Jean-Marie Larrieu (le 8 avril 1965) et son frère Arnaud (le 31 mars 1966) se passionnent très tôt pour le cinéma grâce à un grand-père originaire des Hautes-Pyrénées qui tourne des films de montagne en 16mm.

Adolescents, ils filment à leur tour en super-8, avant de tenter, sans succès, le concours de la FEMIS, puis de suivre des études de littérature et de philosophie.

À partir du milieu des années 80, les frères Larrieu tournent de nombreux courts métrages qui font le tour des festivals - citons *Les Baigneurs* (1991) ou *Bernard ou les apparitions* (1993).

Ils mettront deux ans à peaufiner le scénario de leur premier long, *Fin d'été* (1999), l'histoire des retrouvailles entre un ingénieur et son père ancien soixante-huitard.

En 2000, ils dirigent Mathieu Amalric dans *La Brèche de Roland*. Récit d'une randonnée en famille qui tourne au règlement de comptes, ce moyen métrage au charme décalé est très remarqué à la Quinzaine des Réalisateurs. Quatre ans plus tard, le comédien est à l'affiche d'*Un homme, un vrai* aux côtés d'Hélène Fillières, que les cinéastes avaient déjà dirigée dans le court *Madonna à Lourdes*.

Rythmée par les chansons de Katherine, cette comédie dans laquelle les Larrieu décrivent l'évolution d'un couple sur plusieurs années, en multipliant les ruptures de ton, suscite l'enthousiasme de la critique.

"Notre idée a toujours été de filmer des corps dans le paysage ou des corps comme des paysages", déclarent alors (à Libération) les réalisateurs, qui partent ensuite dans les Alpes tourner

Peindre ou faire l'amour.

Bénéficiant d'un casting haut de gamme (Auteuil, Azema), ce film hédoniste est présenté en compétition au Festival de Cannes en 2005.

Trois ans plus tard, ils reviennent sur leur territoire de prédilection pour un *Voyage aux Pyrénées* plein d'imprévu et de fantaisie, en compagnie de Sabine Azéma et d'un nouveau venu dans leur univers, Jean-Pierre Darroussin. Le film est présenté à la Quinzaine des Réalisateurs en 2008.

2008 (sortie France : 9 juillet 2008) - France - couleur - 1h40

film d'**Arnaud & Jean-Marie Larrieu** (réalisation et scénario)

image : **Guillaume Deffontaines Marco Onorato** - montage : **Annette Dutertre** - premier assistant réalisateur : **Arnaud Dommerc** - décors : **Laurent Baude** - costumes : **Laurence Struz** et **Caroline Tavernier** - musique : **Daven Keller** - son : **Olivier Mauvezin** et **Stéphane Thiebaut** - maquillage : **Sylvie Aid-Denisot** - casting : **Stéphane Batut** - production : **Soudaine Compagnie** - producteur : **Bruno Pesery** - distributeur : **Diaphana**.

avec : **Sabine Azéma** (Aurore Lалу), **Jean-Pierre Darroussin** (Alexandre Dard), **Arly Jover** (Aline), **Kyap Gurgon** (Tenzing), **Cyril Casmèze** (l'ours), **Christian Améri** (le journaliste), **Philippe Katerine**, **Pierre Pellet** et **Philippe Suner** (les frères), **Jérôme Chappatte** et **Christian Loustau** (les gardes), **Christophe Paou** (le masseur), **Erwan Ribart** (l'homme aux ânes), **Jocelyne Desverchère** (l'aubergiste), **Cécile Reigher** (la journaliste), **Amira Casar** (la journaliste mondaine), **Bernard Blancan** (le guide).

COURT MÉTRAGE : OUI, PEUT-ÊTRE

2007 - France - couleur - 7 mn

film de **Marilyne Canto** - scénario : **Antoine Chappey, Marilyne Canto** - image : **Laurent Brunet** - montage : **Thomas Marchand** - décors : **Laurent Baude, Antoine Platteau** - son : **Olivier Mauvezin** - production : **Les Films du Poisson**

avec : **Samuel Theis, Lolita Chammah**

Tard dans la nuit, elle a l'audace de le suivre.

Avec *Oui, peut-être*, Marilyne Canto propose une mise en abîme subtile du métier de comédien : la réalisatrice s'amuse à faire jouer à un acteur en devenir le rôle d'un comédien déjà reconnu et même poursuivi ce soir-là par une admiratrice (Lolita Chammah). Sous l'apparence de quelque-chose-de-déjà-vu, *Oui, peut-être* se démarque vite par la qualité d'écriture de ses dialogues et par l'ambiguïté du personnage de la jeune fille. Sous ses allures de fan transie, elle s'avère être une critique redoutable du travail de son interlocuteur. Les rôles s'inversent alors, le comédien courtisé vacille et perd de son assurance sous le feu roulant des remarques pertinentes et des œillades de cette jeune fille sortie de nulle part. Un "exercice" complet pour deux comédiens prometteurs. **R.A.D.I**

ENTRETIEN AVEC JEAN-MARIE & ARNAUD LARRIEU

Pourquoi ce retour dans les Pyrénées, après une escapade alpine ?

JM - Ce sont les ironies du cinéma. Après *Peindre ou faire l'amour*, nous avions envie de sortir de la montagne, et finalement, on se retrouve avec ce film purement pyrénéen. Il fallait travailler vite, on est allé vers ce qu'on connaît.

A - Revenir aux Pyrénées, c'est cependant revenir au pied d'un mystère à chaque fois plus grand. Cette montagne, on y va de moins en moins depuis qu'on habite à Paris, mais à chaque fois, y passer une journée est un voyage, une découverte. Quand on dépasse le cliché de surface, cette idée de prendre l'air, qu'il va faire bon, qu'on va se reposer, faire du tourisme ou du sport, la montagne devient tout autre chose.

Quelque chose d'inquiétant ?

JM - Le film ne montre pas seulement une montagne riante, c'est certain ! Le travail de la mise en scène a été de confronter les deux tendances fortes du film. Le scénario tirait vers la comédie, et l'espace dans lequel nous filmions avait quelque chose d'impressionnant et d'effrayant. Malgré le burlesque, il restait une question sérieuse : qu'est-ce qui nous saisit dans la beauté de la montagne, d'où vient cette émotion incroyable ? Nous avions envie de confronter à ce grand mystère naturel un grand mystère humain : celui du comédien. Le comédien qui a besoin du regard de l'autre, et se retrouve sans public, face à une mer de pierres. Qu'est-ce qu'il fait dans ces cas-là ? Il ne joue plus ?

A - Filmer une comédie dans des décors aussi monumentaux était une façon de se rapprocher d'un état d'esprit lié à l'enfance, avec des peurs, des bonheurs, des projections, qui se côtoient de façon très rapprochée.

Comment la montagne devient-elle un personnage ?

A - Cadrer en même temps les visages et les paysages demande une vraie réflexion, sur laquelle nous progressons de film en film. Le problème de base en montagne c'est que quand on filme à hauteur d'homme, les sommets sont largement au-dessus du cadre. Il faut donc être en position de contre-plongée par rapport aux personnages, faire corps avec la pente. C'est un vrai travail avec la topologie des lieux.

JM - Dans *le Voyage aux Pyrénées*, on devine toujours à l'arrière-plan la plupart des grands sommets des Pyrénées, que ce soit la fameuse Brèche de Roland où nous avons déjà tourné un film, ou les grandes voies d'escalade ouvertes par les deux grands pionniers du Pyrénéisme moderne : Jean et Pierre Ravier, deux frères jumeaux, qui n'ont réalisé que des « premières », et continuent encore, à l'âge de 74 ans ! Ils

n'ont jamais pratiqué aucun entraînement sportif mais passent des semaines entières à observer des photos de sommets pour y déceler des itinéraires inédits. Ce sont en réalité de grands visionnaires. Ils font du cinéma en actes.

A - Ces grands déserts de pierres que sont les montagnes sont chargés d'histoires et de souvenirs. Ce sont des personnages d'humeur très changeante... selon la lumière.

Près des sommets, il faut justement saisir la lumière au bon moment, sous peine de la voir disparaître. Comment y êtes-vous parvenus avec ce film ?

JM - Nous avons l'avantage de connaître les lieux, savoir qu'à tel moment, dans tel bois, on trouverait du brouillard par exemple. Nous tournions au mois de novembre, avec des journées très courtes du point de vue de la lumière : pas de soleil avant dix heures et nuit à dix-sept heures. Mais nous pouvions ainsi tourner tous les jours au lever et au coucher du soleil, ce qui est un grand luxe.

A - Pour toutes les séquences, on avait toujours une prise où l'ombre avance, mètre après mètre, dans le plan. Parfois, notre chef opérateur, Guillaume Deffontaines, allait « chercher » le soleil plus haut dans la pente, et le ramenait dans la scène par un savant jeu de miroirs.

JM - Le film s'est tourné en cinq semaines, il fallait jongler avec le beau temps et le mauvais temps. Nous sommes devenus experts en interprétation de bulletins météo. Certaines scènes de comédie ont été tournées par moins dix degrés. Les comédiens ont magnifiquement joué le jeu, c'est le cas de le dire.

Le personnage de Sabine Azéma ressent l'immensité des massifs au point d'avoir envie d'y disparaître...

JM - C'est son émotion d'actrice et de femme. L'émotion première en montagne, pour un auteur de film, est paradoxale : on y retrouve quelque chose qui dépasse le cinéma, et qui, en même temps, correspond à une grande conception du cinéma. Nous aimons le cinéma quand il est « dépassé », comme chez Rossellini, par exemple. Dans *Le Voyage aux Pyrénées*, le pari était de placer des comédiens, soit l'artifice extrême, dans un décor naturel, mais traité artificiellement.

A - Beaucoup de vues dans le film pourraient être des peintures de studio...

D'où vient l'idée du personnage de Sabine Azéma, atteint de nymphomanie ? La sexualité est un thème récurrent dans vos films.

JM - Il y a d'abord une allusion ironique à la tradition médicale du 19^e et début du 20^e siècle qui prônait les vertus curatives du séjour en montagne. Et la nymphomanie nous semblait plus propre à engendrer la comédie que disons... la tuberculose.

A - Nous savions que le personnage de Sabine Azéma produirait un suspens comique répété : à chaque fois qu'elle croise un homme, va-t-elle lui sauter dessus ?

JM - C'est le début du film. Mais qu'arrive-t-il quand le désir débordant du personnage ne croise plus aucun humain, lorsqu'elle se retrouve plongée dans la montagne ? Deux territoires s'ouvrent alors : la part animale de la sexualité et toutes les légendes qui vont avec, c'est la rencontre avec l'ours, ou l'inverse : la part mystique de la sexualité, la rencontre avec... le ciel !

A - L'idée était aussi de reprendre l'étude du couple entamée dans nos autres films. Un homme, un vrai suivait le schéma rencontre-rupture-retrouvailles, comment un couple se structure. Après la fondation du couple, *Peindre ou faire l'amour* saisissait le couple beaucoup plus tard dans son évolution : comment il peut se survivre dans son désir... Dans *Le Voyage aux Pyrénées*, on est parti sur le raisonnement inverse : un couple qui ne fait plus l'amour, mais qui est toujours ensemble.

JM - On comprend que l'homme et la femme ont tous les deux du désir, en particulier, de manière très forte, la femme. Par quoi vont-ils passer pour refaire l'amour ensemble ? Il y a un trajet, une métamorphose, c'est l'idée centrale du film.

Dossier de presse (extraits)*

Après *Peindre ou faire l'amour*, *Le Voyage aux Pyrénées* marque le retour des frères Larrieu dans les décors montagnards et naturels qui les inspirent (leur pays d'origine, les Pyrénées) depuis leur premier clap de cinéma pour une comédie franche et totalement débridée. Ce projet très spontané est né d'un besoin urgent de filmer de la part de deux cinéastes confrontés aux aléas d'une autre production ambitieuse malheureusement repoussée. De fait, le désir de tourner à nouveau avec Sabine Azéma (interprète du précédent *Peindre ou faire l'amour*) et de traiter en creux du thème de l'acteur fut le prétexte pour les deux frères de procéder en termes d'écriture à un jeu de cadavres exquis et de façonner rapidement un nouveau scénario. Au milieu des montagnes, le personnage très vif d'Aurore Lalu (Sabine Azéma) en proie à des crises de nymphomanie et le caractère indolent de son compagnon Alexandre Darou (Jean-Pierre Daroussin) posent les bases d'un contraste fondamental décliné jusqu'à plus soif avec humour et vélocité.

Acteurs de métier mais sans public dans le désert des Pyrénées, Aurore et Alexandre n'ont de cesse d'être en représentation pour eux-mêmes, débitant la complexité de dialogues souvent absurdes ou incongrus, affirmant un désir de jouer d'autant plus flagrant qu'ils refusent de se confronter à leurs névroses et à leur réalité. En cela les Larrieu n'ont guère l'intention de les aider davantage, prenant au contraire un malin plaisir à brouiller les pistes au profit de la libération d'un imaginaire en roue libre et jusqu'aboutisme. Ainsi par exemple Aurore et Alexandre sont pourchassés par un ours mi-humain mi-animal capable de pisser debout ou encore d'interchanger de corps après avoir été foudroyés par un éclair spectaculaire... Ces situations comiques inventées par les Larrieu plongent le couple au plus profond de leurs angoisses récurrentes pour une série de tableaux aussi moqueurs, poétiques que cruels. Au final, *Le Voyage aux Pyrénées* est un objet d'une grande drôlerie, d'une indéniable fraîcheur et donne à assister à la régénération d'un duo de cinéastes en pleine éclosion.

Olivier Bombarda - Arte